

La belle vie... au fil des saisons

Laurette Pépin (1920 -) est religieuse chez les Sœurs de la Providence. Elle est la fille aînée de Raymond Pépin (1888-1978) et de Fabiola Bélec (1894-1974) qui eurent dix enfants dont quelques descendants vivent encore dans les Laurentides. Elle est la petite-fille de Louis Pépin qui s'établit à Sainte-Marguerite en 1901 et se distingua comme entrepreneur et homme d'affaires dans les produits du bois.

En 1996, Sœur Laurette a écrit l'histoire de sa famille qui constitue en même temps une peinture intéressante des

mœurs et des activités courantes de cette belle époque. Écoutons son récit:



«Chez nous, la vie se déroulait au rythme des saisons. Au printemps, mon père aidé de mon oncle Antoine et d'un voisin... travaillait à son érablière, sur le chemin des Cascades. Il fallait entailler 1 000 érables, recueillir l'eau chaque jour,

surveiller les bouilloires, embouteiller le sirop. Vers la fin, on s'occupait de la tire et du sucre. Toute la récolte était séparée également entre les trois travailleurs. On ne vendait rien.

L'été, le moulin à scie marchait à plein et les hommes engagés étaient aussi intéressés que les propriétaires. Le commerce



marchait bien. Mon père prenait une journée de temps en temps pour aller au "fruitage" avec ses enfants. Les bois, les champs, les sources n'avaient pas de secret pour lui. En juillet, on allait aux framboises et en août aux bleuets. Les plus jeunes avaient toujours hâte de nous suivre... Ma mère boulangeait à cette époque et nous attendait avec des tartines de bon pain chaud.

Un sport que mon père affectionnait particulièrement, c'était la pêche. Des touristes le payaient pour aller à la pêche avec lui. L'hôtel Belmont achetait tout le poisson qu'il leur apportait. À l'automne, un autre loisir l'attendait: la chasse. À la maison, on a mangé de la truite, mais aussi de la perdrix, du lièvre et du chevreuil; c'était une bonne économie et ma mère apprêtait bien le gibier.

L'hiver arrivait. Mon père et ses employés se préparaient à partir pour les chantiers avec l'épouse de l'un d'eux comme cuisinière. Mon père sortait la vaisselle, les ustensiles, les couvertures et les outils nécessaires à la "drave". On empilait le tout sur des voitures et tout ce monde partait au chantier pour une absence prolongée.

Ah, comme c'était le bon temps!

Ce texte s'inspire de la recherche faite en 1996, sur sa famille, par Sœur Laurette Pépin, s.p..

Sources : Archives de la Société d'Histoire de Sainte-Marguerite-et-Estérel, dossier de la famille Miron.
Entrevue avec Mme Marie-Reine Miron-Lefort, nov. 2013

Adaptation et rédaction : Gilles David, décembre 2013
Traitement de texte : Claire Beaulieu
Infographie : Réjean Lafèche



Ville de
Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson



Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson



Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson en photos

Chroniques historiques Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson

No 2

Une histoire de famille: les Miron

Les Miron proviennent de la région de Poitier, en France. Trois ancêtres distincts de Miron, connus à l'époque sous le nom de «Migneron» ou «Magneron», sont venus en Nouvelle-France en tant que soldats: Jean arriva au Québec vers 1650 et s'établit à Québec même; Laurent, peu après son arrivée en 1665, prend demeure dans la Seigneurie de Beaupré; enfin, Abraham-Jean est ici en 1685 et après son mariage en 1688, il prend racine dans la Seigneurie de Repentigny.

Par la suite, quelques 150 ans plus tard, on retrouve des Miron en diverses régions du Québec: Montréal, Québec, Terrebonne, St-Benoît, etc. Alors d'où viennent les Miron de Sainte-Marguerite? De Terrebonne ou de St-Eustache, à la suite des troubles politiques de 1837?

Une descendante des Miron, Mme Marie-Reine Miron (90 ans en 2014) nous rapporte l'histoire suivante:

«Pépère Damase, mon grand-père, qui était un grand raconteur d'histoires lors de nos soirées de famille, nous parlait souvent d'un ancêtre qui avait 13 ans en 1837.

Un jour, sa mère lui fait porter le dîner à ses frères et à son père qui sont dans l'église de St-Eustache. Il s'y rend par une petite route sur le chemin des Anglais. Soudain, il entend du bruit. Il colle l'oreille au sol et il écoute (C'est une méthode indienne pour savoir si quelqu'un vient vers toi).

Il entend le bruit des chevaux au galop. Il grimpe dans un arbre pour se cacher et l'armée anglaise passe sous lui... Puis il voit l'église en feu. Les hommes se jetaient par les fenêtres. Il demeure caché. Deux de ses frères y perdent la vie. Il voit les soldats anglais qui attrapent un blessé et le lancent sur une pointe de la clôture de la palissade... Il court avertir sa famille de ce qu'il a vu...

Sa mère et ses enfants attèlent les bœufs sur le wagon rempli de foin, avec quelques fournitures, les enfants enroulés dans les couvertures, la vache attachée derrière le wagon. Ils partent vers le nord où elle a quelques

parents par là. De loin, ils voient flamber les fermes. Son mari qui s'était sauvé la pensait morte. Il mit deux mois à la retrouver, dans la région de St-Sauveur, en haut sur le chemin de colonisation (près de l'actuelle Porte du Nord)». Telle est l'histoire du Grand Brûlot de 1837.

C'est ainsi qu'on retrouve des Miron à Sainte-Marguerite, depuis les années 1850-60.



Élisabeth Clément et Damase Miron (Migneron)

Prendre une concession

Mme Marie-Reine Miron-Lefort nous rapporte maintenant ce que son grand-père Damase lui avait expliqué déjà sur la façon d'acquérir une terre:

«Les colons prenaient une concession: on leur concédait un lot de terrain; par contrat, le colon s'engageait à faire mesurer sa terre par un arpenteur, à creuser les fossés, à participer aux corvées, à clôturer et à cultiver sa terre, à construire des chemins et naturellement, à payer une rente annuelle en nature ou en argent: un écu pour une concession. Quand il s'était bâti,

qu'il avait suffisamment d'animaux pour vivre, qu'il avait défriché une grandeur raisonnable pour la culture, soit environ 6 arpents, il pouvait en prendre possession pour 40,00 \$ (après 1864). Moyennant une permission, les colons avaient le droit de chasser et de pêcher, couper du bois sur leur lot pour en tirer profit, sauf le chêne et le pin... Les censitaires n'obtenaient pas leur titre de propriété tant qu'ils n'avaient pas défriché six arpents et bâti une maison».

L'histoire de Thaddée et Mélina

Pépère Damase aimait aussi nous raconter l'histoire amoureuse de ses propres parents (donc les arrières grands-parents de Mme Marie-Reine Miron) Thaddée et Mélina:

«Mon père Thaddée était cageux de son métier. C'était du transport de bagages... Le voyage se faisait de «l'Abord-à-Plouffe» (Chomedey) jusqu'à «Bytown» (aujourd'hui Ottawa). Y s'trouvait à passer par St-Benoît... là il y avait une belle-fille: Mélina, qui faisait



paître sa vache sur le bord de la rivière. À le r'gardait passer. À l'trouvait donc beau! Les filles c'est ratoureux quand ça veut quelque chose... Toujours est-il qu'y se sont mariés. Mais ça se fait pas de même! C'est des grosses responsabilités un mariage! Un an que ça prend pour préparer ça!



Thadée Migneron

Mélina Verdon

Thaddée s'est pris une terre en concession (là où se trouve le golf Alpine)... Il l'a défrichée s'est bâti une cabane en bois rond, selon la coutume près d'un ruisseau, un foyer dans le milieu, de la roche tout autour, la chambre se trouvait derrière le foyer pour la chaleur... Pendant c'temps-là, Mélina préparait son trousseau... Pis le grand jour arriva. "Ca s'passait à St-Benoît dans la famille de la mariée, comme c'est la coutume. Après, les jeunes mariés s'en allaient avec un cheval, par le petit sentier, jusqu'à leur cabane. Cà se faisait en une journée, en temps normal. Mais là...

La mariée transportait son bagage, le marié traînait ses outils. Ils marchaient à côté du cheval.

- «Pépère, pensez-vous qu'ils ont arrêté en chemin»

- «Ah ben! des nouveaux mariés... on sait jamais!»

Quelques années plus tard, Thaddée vendit cette terre et s'en acheta une autre dans le rang 9, qu'il finit par donner à son fils Damase («Pépère Damase») à l'occasion de son mariage avec Élisabeth Clément, en 1891.

Damase et Élise restèrent sur cette terre de nombreuses années, où ils eurent sept enfants. Vint un jour, vers 1925, où ils décidèrent d'aller rester plus près du village. Damase acheta alors la maison de son fils Léopold à l'entrée du village et vendit à Léopold les trois terres qu'il possédait dans le rang 9.

Léopold (le père de Mme Marie-Reine Miron) vint donc rester dans le rang 9 où il éleva ses six enfants. Marie-Reine, sa fille, nous explique:

«La terre n'offrait pas un gros gagne-pain. Puis survint la crise en 1929-30. Mon père prenait les «hommes engagés» pour la coupe du bois sur ses lots et lui-même continuait d'aller au chantier l'hiver: 400 \$ pour tout l'hiver! De plus en plus, il travaillait pour les riches anglais qui venaient s'installer dans les Laurentides, comme homme à tout faire, garde-chasse, garde-pêche, gardien de domaine... Nous aussi les enfants on travaillait autant qu'on pouvait au Chalet Cochand, chez M. Brenner, etc. On était pas riche, mais on vivait bien!



Mariage de Suzanne Brière et Léon Miron (1930)

On y voit: Philippe Miron, Georgiana Huberdeau, Damase Miron, Élisabeth Clément, Léopold Miron, Alice Huberdeau, Nathalie Miron, Antoine Landreville, Alfred Miron.

Mlle Lemaire: une mystérieuse résidente

C'est par ma grand-mère maternelle Marie-Louise Perrier que j'ai entendu parler de Mademoiselle Lemaire. Elle me racontait ce qui suit: autour de l'année 1875, une certaine demoiselle Lemaire fut bannie de France parce qu'elle avait eu un enfant d'un membre de la famille royale. Elle vint au Canada et acheta une terre, ici à Sainte-Marguerite.

Elle vivait dans une maison, seule, avec un gros chien. Elle était riche, très instruite, charitable et très prudente avec les étrangers. Elle gardait son fusil accroché au mur pendant le jour, et à l'heure du souper, elle le plaçait toujours sur la table de la cuisine. Elle ne manquait pas de tirer un coup de fusil en l'air au début de l'après-midi et n'ouvrait jamais sa porte après la noirceur. Elle prenait quelques pensionnaires pour l'été, seulement des femmes, institutrices de préférence...

Mlle Lemaire était une excellente musicienne et elle avait amené avec elle son grand piano en bois de rose. Il était si grand que je ne sais pas comment ils ont pu réussir à le faire parvenir au Canada et ensuite à Sainte-Marguerite. Elle possédait aussi un «graphophone» et d'autres instruments de musique dont grand-mère ne connaissait pas le nom.

Mlle Lemaire prélevait toujours une commission aux hommes qui voulaient pêcher dans ses lacs. À leur retour d'une journée de pêche, elle les attendait assise sur un gros rocher, s'informant s'ils avaient été chanceux et s'octroyant la plus grosse truite sur le dessus de leurs prises. Au bout de quelque temps, les pêcheurs plaçaient les plus gros poissons en-dessous et les plus petits au-dessus.

Lorsqu'elle partait vers «les Europes», ma grand-mère gardait sa maison et ses animaux: un cheval, des poules mais pas de coq. C'est arrivé deux fois qu'au retour de ses voyages, en plus de payer le prix convenu, elle donna en cadeau de superbes dentelles et un «ballot d'indienne». Grand-mère était au septième ciel. Du

matériel fleuri, elle n'avait jamais vu ça. Elle confectionna de jolies blouses pour ses petites-filles...

À tous les deux ans, Mlle Lemaire recevait la visite de son soi-disant neveu de France. (Était-il en réalité son fils?). À cette occasion, grand-mère qui était sa voisine, allait coucher là chaque soir avec deux de ses petits garçons.



Maison achetée par Mlle Lemaire peu après son arrivée au Québec en 1875... et achetée en 1915 par Émile Cochand qui l'agrandit et en fit une auberge.

Le plus vieux s'occupait du cheval, lui donnait les soins voulus, l'attelait lorsque requis et amenait la voiture à la porte... C'était de toute beauté de la voir filer dans son traîneau rouge avec sa couverture de buffalo en hiver. En été, elle avait un élégant buggy. Mlle Lemaire avait de la classe!... Le second petit garçon, qui n'avait que sept ans, prenait soin des poules, les nourrissait et voyait à ce qu'elles ne manquent pas d'eau, et surtout, il surveillait les pondeuses pour qu'elles ne mangent pas leurs œufs... le tout pour quelques sous par jour et son dîner compris. La paye était bonne et les deux petits gars ramassaient ainsi un peu d'argent. L'argent était si rare à cette époque!

Histoire racontée par Mme Marie-Reine Miron, en 1999, lors d'une réunion de la Société d'Histoire de Sainte-Marguerite
- Source: Josette Chedel, mars 1993.